

Avoir Part Avec Lui

- Jeudi Saint 2009 -

9 Avril 2009

Jn 13, 1-15

Nous avons fait beaucoup d'études, disent-ils, beaucoup d'études et beaucoup d'efforts, et nous voulons être traités avec beaucoup d'égards. Nous voulons être honorés, flattés, adulés, ou au minimum bien payés. Bien payés et bien considérés. D'autant, est-il besoin d'ajouter, que beaucoup d'études conduisent à beaucoup de responsabilités. Et beaucoup d'études conduisent aussi à beaucoup de facilités d'expression, de parole, et de pouvoir de communication. Et de réclamation, ou de revendication.

Vous pourriez reconnaître une description des élites de notre société ? Pas seulement de la nôtre : de toute société, à commencer par celle du temps de Jésus, et des Pharisiens de l'Evangile. Ils ont fait beaucoup d'études, ils veulent être honorés et bien considérés. Ils ont une grande responsabilité, dans la vie religieuse de leur société, et ils savent très bien parler.

La tentation guette les disciples, parce que l'on devient élite très vite : émerveillés de ce qu'ils ont appris avec le Christ, du pouvoir qui lui est reconnu et qui déborde sur eux, de l'attraction sur les foules, plus d'une fois ils se sont demandés qui est le plus grand. Plus d'une fois, ils se sont posés la question. A tel point qu'un jour, Jésus a pris un enfant et l'a placé au milieu d'eux.

Et voilà que ce soir, dans ce dernier repas, dans une tension palpable, où se conjuguent tant de choses, avec la fête qui se prépare, la foule qui a rempli Jérusalem, la menace qui a atteint son apogée, - voilà que Jésus se comporte comme un serviteur. Ce sont deux réalités très proches en ce temps-là : l'enfant et l'esclave.

En contemplant cela, je vous pose la question : y a-t-il un droit à la considération ?

Non pas au respect : je ne vous parle pas du fondement même de l'existence, du respect de la dignité humaine, du respect de toute personne même lorsqu'elle n'est pas encore venue au monde, qu'elle n'est pas visible, et même lorsqu'à l'autre extrême, elle n'est plus visible, parce que défigurée par la maladie, déformée par la souffrance, dégradée jusqu'au plus extrême vieillissement, quand elle nous renvoie ce que nous ne voulons pas voir, mais que nous Chrétiens, nous ne cessons de contempler dans la Passion du Christ.

Non, je ne vous parle pas du droit au respect : ce droit-là ne se discute pas, qui est le préalable à toute discussion. Je vous parle de quelque chose de plus délicat et de plus pernicieux : le droit à l'admiration, à la priorité, et même au passe-droit. Voilà de quoi il s'agit, et qui est à l'origine de bien des accroc, de nombre d'entorses à la Charité.

Je pourrai multiplier les exemples : lorsque nous fermons le soir l'église, et qu'une personne m'arrête dans le couloir, parce qu'elle voudrait se confesser, quelle est la priorité ? Elle vient avec son âme non pas à sauver, disons à purifier ou fortifier, et moi, je suis avec mon église à fermer, certains diraient comme un fonctionnaire enfermé dans ses horaires, mais c'est un peu facile : je pense parfois à ces chauffeurs de bus, à qui des passagers demandent de descendre ou de monter entre deux arrêts. Oui ou non ?

Un chauffeur de bus : si je disais que c'est pour moi une bonne image du prêtre, je doute que je recueillerais l'assentiment de mes confrères...

Le Christ, dont le geste, ce soir, du lavement des pieds vient secouer tout ce que l'on pouvait imaginer.

Pierre, fidèle à lui-même, refuse.

Je vais revenir sur le premier sujet de la considération, parce qu'il est une illustration très significative de ce que nous entendons dans l'Eglise lorsque nous parlons de pauvreté. De pauvreté ou d'humilité. Mais je voudrais en venir au deuxième thème qui lui est lié, sans lequel il n'est pas question d'humilité : l'obéissance. Pierre refuse.

Pierre refuse comme il avait refusé l'annonce de la Passion. Comme cet homme riche, à qui Jésus propose de tout quitter pour le suivre, - va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens suis-moi -, et qui repart tout triste. En fait, il ne refuse pas, il est déchiré. Autant par sa richesse que par son orgueil. Autant par son orgueil que par sa raison. Pour Pierre, c'est la même chose : il ne veut pas refuser à Jésus, mais il ne peut pas accepter ce qui lui semble incompatible avec ce qu'il sait de Jésus.

Ce qu'il sait de Jésus : « ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras ».

On pourrait s'interroger sur ce qu'on a le droit ou pas de refuser. En ce Jeudi saint où « l'Eglise commémore l'institution de l'Eucharistie, le sacerdoce ministériel et le commandement nouveau de la charité » (Audience d'hier de Benoît XVI), je peux vous dire que les prêtres ont les mêmes difficultés que chacun d'entre vous, aussi bien dans les choix quotidiens – je vous parlais de l'accueil des demandes imprévues –, que dans les missions qui nous sont confiées. Vous le voyez parfois lors des nominations : tel prêtre nommé dans une situation qui ne semble pas lui correspondre. Mes confrères, plus anciens, l'ont connu toute leur vie, pour eux-mêmes ou pour d'autres prêtres. Est-ce qu'on peut refuser une nomination ? Un service ? La tradition française, en particulier sulpicienne, avait résolu la difficulté : on ne refuse pas. Comme pour les décorations : on ne demande pas et on ne refuse pas.

Qu'est-ce qu'on a le droit ou pas de refuser ? La réponse de Jésus est tout un programme : « ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ». Jeudi dernier, l'évangile était un passage de saint Jean (la fin du chapitre 8) où Jésus montre sa parfaite conscience de sa divinité : « Avant qu'Abraham existât, Je Suis » (Jn 8, 58). On en fait parfois un homme dépassé par sa propre grandeur, en projetant notre propre condition. Curieusement, cette réduction humaine de l'identité de Jésus s'accompagne d'une exagération de celle de l'Eglise.

Je développerai un autre jour la possibilité que cette exagération vienne d'une mauvaise compréhension du thème de l'infailibilité : le Christ, et Lui seul, en toutes choses, est infailible. Il ne peut ni se tromper ni nous tromper. L'infailibilité de son Eglise est très limitée. Les polémiques de ces dernières semaines ont eu l'avantage de nous rappeler à la prudence et à l'humilité.

Cela me conduit au 3^{ème} aspect de mon propos, le plus important, et qui en est comme la clé : il y a la pauvreté du geste du Serviteur, du lavement des pieds. Il symbolise la pauvreté inhérente à tout service, qui nécessite de s'abaisser soi-même au rang de serviteur. Le prêtre du Christ n'est pas un prélat – si ce mot peut désigner quelques avantages extérieurs propres à sa fonction. Le prêtre, à la suite du Christ, est un serviteur : un pauvre. Le riche est celui qui est servi ; le pauvre est celui qui sert.

Cette pauvreté s'accompagne de l'obéissance, qui n'est pas non plus la pente naturelle de l'homme. Mais l'une comme l'autre, la pauvreté comme l'obéissance, ne peuvent se vivre que dans l'humilité.

Pour nous prêtres, il y a une 3^{ème} condition qui s'appelle le célibat. Dans ses trois caractéristiques essentielles : j'ai choisi le célibat, qui était mon état de vie lorsque le Seigneur m'a appelé (car le célibat consacré prend son origine dans les conditions de notre appel). Je l'ai choisi pour me conformer au Christ fait homme (pour me configurer au Christ-prêtre notamment dans la célébration de l'Eucharistie). Enfin c'est un célibat pour le Royaume (tout entier tourné vers la Vie éternelle, où l'on ne prend ni femme ni mari).

Pour nous prêtres, l'obéissance se vit dans le célibat et la chasteté, parce que cette obéissance n'est pas aveugle, et suppose un commandement : ne peut obéir en vérité que celui qui peut commander. Ne peut obéir à l'Esprit Saint que celui qui peut commander à ses pulsions. Ne peut obéir à l'Esprit saint que celui qui se commande à lui-même. Ne peut se donner par amour que celui qui accepte l'imprévu.

« Ce que je veux faire, dit Jésus à Pierre, tu ne le sais pas maintenant ». Il parlait de l'Eucharistie.

Pierre refuse une seconde fois, de façon presque émouvante : « non, jamais ! ». Lui est alors donnée, et, à travers lui, nous est alors donnée la plus belle promesse de Dieu : « pour avoir part avec moi ». Avoir part avec moi, dit Jésus, à la souffrance et à la Gloire.

Pour chacun d'entre nous, l'expression de Jésus « avec moi » a une tonalité personnelle. Car les trois conseils évangéliques, de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté, valent pour tous en s'appliquant de façon différente pour chacun. Peu de chrétiens sont appelés au célibat ; tous sont appelés à la chasteté, y compris dans l'union conjugale. Peu de chrétiens sont appelés à l'obéissance telle que la connaissent les prêtres envers leur évêque, et les religieux et religieuses à l'intérieur de leur règle ; tous vous êtes appelés à un a priori positif, bienveillant, dans l'Eglise. Peu de chrétiens sont appelés à vivre le dépouillement matériel, mais personne ne peut dire qu'il aime Dieu sans venir en aide à son frère.

Ce que tu ne sais pas encore, dit Jésus à Pierre, c'est la grandeur de l'Eucharistie. Et les trois conditions sacerdotales pour la célébrer sont les trois conditions baptismales pour y participer. Naguère, on appelait cela l'état de grâce : elles se résument ou se condensent dans le commandement de la Charité.

Pauvres, avec Jésus, pour partager. Chastes, avec Jésus, pour respecter. Obéissants, avec Jésus, pour servir.

Avec moi, dit Jésus. Plus qu'une promesse : l'appel à la Sainteté.